

Psychanalyse et politique, du iiii Reich au conflit israélo-palestinien

Emanuel Berman

DANS **LE COQ-HÉRON** 2010/2 (N° 201), PAGES 93 À 108
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749212487

DOI 10.3917/cohe.201.0093

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2010-2-page-93.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Dossier II :

Psychanalyse et politique, psychanalyse et société



Emanuel Berman

Psychanalyse et politique, du III^e Reich au conflit israélo-palestinien¹

La question de l'engagement politique a déconcerté les psychanalystes – à la fois comme cliniciens et comme intellectuels – depuis de nombreuses décennies. L'exemple bien connu est celui du III^e Reich. La réaction de la communauté psychanalytique internationale à l'ascension d'Hitler fut très lâche, selon notre point de vue actuel. Il est stupéfiant de lire, dans les numéros de l'époque de l'*International Journal of Psycho-Analysis*, une brève annonce factuelle informant les lecteurs de la dissolution de la Société allemande de psychanalyse, sans un mot de commentaire ni, encore moins, de protestation. Jones était manifestement déterminé à ne pas provoquer les nouvelles autorités allemandes, et il y avait donc des analystes allemands non juifs qui restaient à Berlin et travaillaient à l'Institut Goering².

Rétrospectivement, il semble évident que la croyance en la neutralité a permis à ces analystes de collaborer avec une force hautement destructrice et fanatique, et de méconnaître les effets toxiques qu'une telle collaboration pouvait avoir sur eux-mêmes. On a ainsi renoncé à avoir la moindre chance d'en réduire l'impact meurtrier grâce à une réflexion honnête et critique. Avec

Emanuel Berman, *Israel Psychoanalytic Institute et université de Haïfa, département de psychologie (Israël)*.

Traduit de l'anglais par Jacques Letondal.

1. Certains passages de cet article ont été présentés à une conférence intitulée : « Identity and trauma », donnée au musée Freud de Vienne en 1999, et sont aussi inclus dans un chapitre de J. Bunzl, B. Beit-Hallahmi, *Psychoanalysis, Identity and Ideology, Critical Essays on Israel/Palestine Case*, Kluwer Academic Publishers, 2002. D'autres parties apparaissent dans : « Les psychothérapeutes israéliens et le conflit israélo-palestinien », *Psychotherapy and Politics International*, 1, 2003. Paru également dans le *Tel Aviver Jahrbuch für deutsche Geschichte*, 2004, 299-315.

2. G. Cocks, *Psychotherapy in the Third Reich : The Goering Institute*, New Brunswick, 1997, 2^e éd.

leur illusoire « neutralité » et leurs évitements, ils ont, en fait, aidé Hitler à asseoir sa légitimité et à créer les apparences d'une « vie normale » dans l'Allemagne nazie.

Certains éléments de cette réflexion sont réapparus en marge du premier congrès d'après-guerre de l'Association internationale de psychanalyse (IPA), tenu à Hambourg en 1985. J'imagine que l'acceptation par des psychanalystes venus du monde entier de participer à ce congrès a été facilitée par la capacité de certains « leaders » de la psychanalyse allemande à discuter d'une manière honnête et franche de cette horrible période de l'histoire de leur nation et de ses implications pour la psychanalyse. Mais le vécu de nombreux participants fut ambivalent, et Moses et Hrushovski-Moses³ suggèrent que dans ce même congrès on pouvait relever des aspects de déni.

Ces phénomènes sont loin de se limiter à l'Allemagne nazie. L'*International Psychoanalysis*, le bulletin de l'IPA, est devenu, en 1998-1999, le terrain d'un débat orageux au sujet du Chili sous Pinochet. Pour préparer le congrès psychanalytique international de Santiago, ce bulletin publiait une note d'un psychanalyste chilien, Omar Arrue⁴, sur l'histoire récente du Chili. Cette note parlait des années Pinochet d'une manière très cavalière, mettant l'accent sur la popularité de Pinochet et sur ses réalisations, évitant totalement des termes comme dictature, assassinat, torture, disparition ou autres synonymes.

De nombreux analystes du monde entier⁵ protestèrent avec colère, et Arrue publia une réponse qui suscita un grand désappointement. Arrue⁶ ne parut pas comprendre l'indignation de ses critiques, ni reconsidérer sa position par une véritable réflexion. Certaines de ses nouvelles formulations désinvoltes (« l'omission d'un détail inutile est aussi une forme de respect de la mémoire du peuple ») firent naître à nouveau un malaise et une détresse énormes à l'égard de sa contribution initiale.

Ceux qui, au Chili, comme Arrue, voyaient cette question comme une « affaire interne au Chili », ne réalisaient pas que leur point de vue n'était pas partagé par la communauté internationale. Au début du XXI^e siècle, de nombreux individus dans le monde voient, dans les actes d'assassinat, de torture, d'enlèvement et de persécution politique brutale, des problèmes qui impliquent toute l'humanité, en sorte qu'aucun pays n'est autorisé à « pardonner et oublier » de tels actes.

En tant que psychanalystes, nous avons nos propres raisons particulières de nous opposer à de tels oublis. Notre travail sur les traumatismes aussi bien individuels que collectifs nous a appris l'importance cruciale de faire émerger la douleur – et la rage – dans la pleine conscience, et d'en donner une honnête verbalisation, si nous cherchons à aboutir éventuellement à une guérison. Le déni, l'isolement, la rationalisation et l'identification à l'agresseur (tout cela utilisé par Arrue) sont des obstacles majeurs à la prise de conscience et à la guérison.

Les leçons que l'on peut tirer de l'Allemagne sous Hitler et du Chili sous Pinochet, mais aussi des périodes qui ont suivi ces années noires, ne s'appliquent pas seulement aux dictatures. Elles pointent la nécessité pour les analystes du monde entier de se confronter aux données majeures de l'histoire de leur propre pays ; car ces données ont des implications psychologiques inévitables pour leurs analysants et pour leur société. Le conflit israélo-palestinien est dans ce cas-là. L'impact de ce conflit national tragique sur la santé mentale des Israé-

3. R. Moses, R. Hrushovski-Moses, « A form of denial at the Hamburg Congress », *International Review of Psycho-Analysis*, 13, 1986, 175-180.

4. O. Larue, « Brief note on the history of Chile in the last thirty years », *International Psychoanalysis* 7 (1), 1998.

5. Y. Gampel, J. Canestri, D. Diatkine, J. Braun, J. Puget, « The history of Chile ? (Letters to the editor) », *International Psychoanalysis*, 7 (2), 1998, 4-5.

6. Omar Arrue répondant à sa critique, *International Psychoanalysis*, 7 (2), 1998.

liens comme des Arabes palestiniens est une donnée incontournable pour les analystes israéliens.

Une séance d'analyse et son contexte historique

Permettez que je commence l'exploration de la scène israélienne par une vignette clinique.

Il y a un certain temps, le quotidien israélien *Ha'aretz* publiait l'interview d'une femme sur l'enseignement de l'holocauste dans les écoles d'Israël. Entre autres, elle protestait contre le fait que la mémoire des victimes de l'holocauste était célébrée de la même manière que la mémoire des soldats morts au combat. Comme exemple, elle citait la sculpture du mémorial de l'holocauste du Yad Vashem (centre de commémoration de l'holocauste) à Jérusalem, créée par Nathan Rappaport. « Ces personnages à la Tarzan n'ont aucune ressemblance avec les vraies victimes de l'holocauste », disait-elle.

Je fus assez remué par ce commentaire et j'écrivis une lettre à l'éditeur qui fut publiée. J'y soulignais que la sculpture de Yad Vashem était une copie, la sculpture originale ayant été élevée sur les ruines du ghetto de Varsovie, à la fin des années 1940. Elle fut conçue par le Comité central des juifs de Pologne, présidé par mon défunt père, avant la création de l'État d'Israël. Elle représentait donc, au-delà du style personnel du sculpteur, les valeurs esthétiques de survivants européens de l'holocauste de cette génération-là, et non des images israéliennes. Peut-il n'y avoir, m'étonnais-je, qu'une seule représentation authentique de l'holocauste, au-delà des valeurs et des goûts des cultures particulières ?

Le jour qui suivit la publication de ma lettre, un de mes analysants s'étendit sur le divan et commença à en parler. Il était particulièrement intrigué par la figure de mon père et par mon identification à celui-ci. Il nota que je parlais de mon père comme étant le « docteur Abraham Berman » (ce qui était fidèle, car c'était ainsi que mon père se présentait lui-même), et il me demanda de quel doctorat il s'agissait. Je lui répondis que c'était en psychologie, bien que depuis les années de guerre mon père eût abandonné la psychologie pour l'activité politique. Mon patient fit la remarque que cela expliquait beaucoup de choses à mon sujet, en tant que psychologue engagé dans la politique (et il avait raison).

Il associa ensuite sur son propre père, dont la famille avait quitté l'Europe peu de temps avant l'holocauste. Ce n'est que tout récemment qu'il avait découvert que certains de ses oncles avaient été tués par les nazis, un sujet que le père évitait. Il fit part de son impression selon laquelle la rupture causée par le III^e Reich avait relativement épanoui mon père alors qu'elle avait écrasé le sien, restreignant ses ambitions et ses projets. Une expression de cet écrasement était sa réticence à influencer ses enfants en matière d'ambition ou d'idéologie. Il se souvenait qu'au moment des élections, il avait l'habitude de demander à son père pour quel parti il devait voter, et celui-ci lui répondait que le vote était secret. Éventuellement, l'influence se produisait en sens inverse ; quand mon patient s'est engagé politiquement dans le mouvement israélien pour la paix, son père se mit à voter pour les listes que son fils préférait.

Puis ses associations s'orientèrent vers une suggestion récente de son père vieillissant : il pouvait prendre un magnifique secrétaire ancien que possédait

son père et, en même temps, tous les documents de l'histoire familiale qu'on y avait accumulés depuis des décennies. Cette possibilité intrigua mon patient tout en lui faisant peur. Comment allait-il déchiffrer ces documents, dans une langue qu'il pouvait à peine lire ? En aurait-il l'énergie ?

Dans mon interprétation qui suivit, j'ai rappelé le voyage récent que mon patient avait fait en Europe, au cours duquel il avait découvert la tombe de son grand-père et d'autres jalons de son histoire familiale. Le père avait décliné l'invitation à accompagner son fils (il évita, de manière constante, de retourner visiter sa terre natale), mais aida activement à la préparation du voyage. Je fis remarquer que, quelle que soit la quantité d'énergie investie par lui, il avait déjà construit un pont avec le passé familial, pont qu'il avait construit avec l'aide de son père, même si celui-ci était incapable de construire son propre pont.

Il y eut ensuite beaucoup d'autres associations, comme le sort des soldats morts au combat et l'expérience militaire traumatique du patient lui-même.

En écrivant sur cette séance émouvante, il m'apparaît clairement qu'il y avait deux niveaux supplémentaires à notre dialogue, qu'aucun de nous deux n'a évoqués mais qui étaient, je crois, dans nos esprits.

Tout d'abord, alors que nos pères réagissaient très différemment à la rupture dans leur vie causée par le régime nazi et par leur émigration hors d'Europe, nous réagissions tous deux pareillement à leur égard : ma lettre à l'éditeur comme le voyage du patient en Europe (ou comme la lecture des documents trouvés dans le secrétaire) étaient des actes de loyauté filiale, une recherche de lien, une tentative de réparer la rupture et de créer une continuité transgénérationnelle.

D'autre part, aspect dont il a été question en d'autres occasions, c'est la nature de notre relation transféro-contre-transférentielle et la manière dont elle diffère de la relation du patient avec son père. Alors que son père insistait sur le caractère secret du bulletin de vote, mon bulletin de vote à moi n'a jamais été un secret pour l'analysant. Mes idées de gauche sont bien connues en Israël, tout comme mes opinions critiques sur la psychologie, la psychanalyse, la formation et autres sujets annexes. J'écris et je parle souvent sur des questions politiques, aussi bien sur le plan national que professionnel.

De plus, avec ce collègue et analysant, nous avons entretenu une relation superficielle durant plusieurs années avant qu'il ne fût question d'analyse. Un de nos premiers vrais contacts s'est produit dans le contexte d'un projet de conférence sur les aspects psychologiques du conflit israélo-palestinien. Et il m'a choisi comme analyste, jusqu'à un certain point sur la base de cette affinité connue. Et dans la séance particulière que j'ai évoquée, j'ai choisi de lui répondre à la question sur mon père d'une manière brève et factuelle, peut-être à cause d'un sentiment intuitif que ma bonne volonté servirait les buts intrinsèques de l'analyse (comme la libre association, l'ouverture exploratoire, l'expression émotionnelle directe) mieux que le silence ou une manière stéréotypée de « renvoyer la question ».

Si certaines des questions soulevées par ce matériel sont universelles, la séance évoquée me paraît être très israélienne, en raison des questions qu'elle soulève – questions de l'holocauste, de l'immigration, de la rupture, de la transmission intergénérationnelle, de la guerre et de la paix, de l'activisme politique – qui sont des préoccupations centrales de la culture israélienne, typiques d'une

société dans laquelle l'histoire et la politique ont manifestement affecté la vie de tant d'individus, et où l'implication analytique et thérapeutique soulève souvent des questions d'identité nationale, ethnique, religieuse et idéologique.

J'estime que nous ne pouvons pas comprendre nos patients si nous ne sommes pas attentifs à la manière dont l'histoire et la politique ont marqué leur destinée, dans une interaction subtile et complexe avec les facteurs intrapsychiques. Nous ne pouvons pas nous comprendre nous-mêmes sans un semblable auto-examen ; cela a des implications sur le contre-transfert et est nécessaire pour l'efficacité clinique. Est-ce qu'une telle lucidité sur les racines sociales de l'expérience individuelle nous fait accéder à une meilleure compréhension sociale ? Et est-ce qu'une telle compréhension peut nous permettre d'exercer une influence efficace sur les processus politiques ?

L'omniprésence de la réalité politique et historique

La réalité politique et historique, y compris le conflit israélo-arabe, représente une donnée omniprésente dans l'esprit de n'importe quel Israélien. Faire de l'analyse apolitique et anhistorique dans une telle société implique un certain degré de déni.

Naturellement, la forme et l'intensité particulières avec lesquelles cette réalité « externe » est représentée diffèrent énormément d'un individu à l'autre. Je considère comme une marque spécifique de l'approche psychanalytique le fait de rejeter les généralisations et d'être attentif aux moindres nuances du caractère unique de l'individu. Des déclarations trop généralisantes, qu'il s'agisse d'un stress post-traumatique ou des effets de l'holocauste sur la seconde génération, sont tout à fait déplacées dans le discours psychanalytique.

Je ne partage pas l'opinion selon laquelle la psychanalyse s'occupe exclusivement de la réalité psychique interne. Au contraire, Freud a toujours porté son attention sur l'impact de la « civilisation » (ou culture) et sur le « malaise » qu'elle engendre ; ses théories permettent souvent le développement d'idées sur les possibilités de changement social ⁷.

Oui, « la capacité à explorer la réalité "externe" de manière non défensive peut très bien être conçue comme facilitant une plus importante acceptation de la réalité psychique plutôt qu'une compétition avec celle-ci, ou une diminution de l'importance de la réalité psychique ⁸ ». Je suis en accord avec Winnicott quand il affirme : « Le fantasme n'est tolérable que quand la réalité objective est justement appréciée ⁹. » Lorsqu'il parle du concept de Winnicott sur l'espace transitionnel, Adam Philips suggère : « L'espace transitionnel disparaît si soit la réalité interne, soit la réalité externe commence à dominer la scène, tout comme une conversation s'arrête si l'un des interlocuteurs s'en va ¹⁰. »

L'histoire de la psychanalyse en Israël (qui commence avant même l'instauration de l'État israélien ¹¹) est marquée par l'existence de deux courants opposés :

- une attention marquée aux caractéristiques particulières d'une nouvelle société en pleine évolution, pouvant parfois aller jusqu'à mobiliser la psychanalyse pour des buts sociaux, mais en sacrifiant sa nature radicalement critique ;
- et, à l'autre extrême, une tentative pour préserver son universelle pureté intrapsychique, au risque de faire la sourde oreille au contexte historique et social.

7. E. Berman, « Psychoanalysis, rescue and utopia », *Utopian Studies*, 4, 1993, 44-56.

8. E. Berman, « On analyzing colleagues », *Contemporary Psychoanalysis*, 31, 1995, 521-539. Voir aussi : « The relationship between Klein and Winnicott and the debate about inner and outer reality », *Forum der Psychoanalyse*, 2006, 22, 374-385.

9. D. W. Winnicott, « Primitive emotional development », dans *Through Pediatrics to Psycho-Analysis*, New York, 1975, 145-156.

10. A. Phillips, *Winnicott*, Londres, 1988.

11. E. Rohnik, « From Vienna to Jerusalem : The reception of psychoanalysis in Palestine », dans J. Bunzl, B. Beit-Hallahmi (sous la direction de), *Psychoanalysis, Identity and Ideology*, Norwell, 2002.

Le premier courant apparaît plutôt dominant de 1920 à 1950, et s'explique dans l'implication idéaliste (parfois naïve) de la psychanalyse dans, par exemple, la conception du système éducatif, dans le mouvement des kibbutz, et ailleurs, dans la tradition Bernfeld¹².

Le second courant est plus dominant durant les dernières décennies, faisant partie de l'évolution de la société israélienne en général qui s'éloigne des préoccupations idéalistes des pionniers, aspect d'un désir de normalisation. La plupart des analystes israéliens, et beaucoup de psychologues cliniciens et psychothérapeutes expérimentés, de nos jours, travaillent en pratique privée, et évitent de s'engager dans un système de santé mentale détérioré, ou dans un système scolaire très imparfait. Et pourtant, ils sont obligés de réaliser que les patients privés, même s'ils sont riches, sont aussi des créatures sociales et ne sont pas exempts de l'influence des forces historiques et politiques.

Cette conscience croissante (bien que conflictuelle) semble rendre compte des tentatives répétées des analystes et des thérapeutes d'exprimer leur préoccupation politique ; mais les conflits soulevés et peut-être aussi le style introverti de nombreux analystes, beaucoup plus à l'aise dans le cadre privé de leur cabinet et embarrassés d'avoir à s'exprimer publiquement, peuvent expliquer une certaine instabilité et discontinuité de ces tentatives.

Globalement, la distribution des opinions politiques parmi les analystes, thérapeutes et cliniciens israéliens est assez cohérente. Plus de 90 % s'identifient aux valeurs laïques, démocratiques, socialistes ou libérales ; ils souhaitent trouver un terrain d'entente israélo-arabe, y compris un compromis territorial ; et, ces dernières années, ils souhaitaient aussi établir un État palestinien viable à côté d'Israël. Moins de 10 % étaient du côté des partis de droite, avec des sentiments nationalistes anti-arabes, ou avec le désir de transformer Israël en État théocratique. Les professionnels de la santé mentale, qui sont orthodoxes, s'identifient en général aux groupes religieux modérés, et les quelques-uns qui vivent dans les colonies, sur la rive gauche, s'alignent en général sur les positions les plus pragmatiques des colons, ouvertes aux compromis.

Quand, par une notable exception, une psychologue d'extrême-droite, Neta Dor-Shav, a publié un pseudo-diagnostic hostile, incitant à l'assassinat d'Iyzhak Rabin (préluant son réel assassinat survenu plus tard), son article suscita une énorme colère chez presque tous les psychologues, jugé manipulateur et contre l'éthique. Mais ces points de vue doivent-ils être exprimés, et comment ? Est-ce que nos intuitions psychologiques aident à comprendre le politique et l'influencent-ils ? Le dilemme des analystes et des thérapeutes israéliens qui expriment leur pensée politique peut être retracé tout au long d'une longue séquence d'événements, que je développerai chronologiquement

Dépasser une conspiration du silence

Quand les analystes israéliens se sont réunis avec leurs collègues américains (à l'initiative de ces derniers) dans les années 1960, pour discuter des bases psychologiques de la guerre, ils se sentaient très concernés. « Au début les Israéliens étaient réservés, sentant que leur vision de la guerre était suspecte puisqu'ils étaient eux-mêmes impliqués dans une guerre » ; « pouvions-nous être totalement objectifs, et notre pensée suffisamment abstraite, même si nous essayions très fort ? » En tous les cas, la discussion eut lieu et un livre fut

12. E. Berman, « Communal upbringing in the kibbutz : The allure and risk of psychoanalytic utopianism », *Psychoanalytic Study of the Child*, 43, 1988, 319-335.

publié¹³ ; l'effort pour garder à la réflexion un caractère apolitique est perceptible d'un bout à l'autre. Plus tard, une tentative théorique pionnière initiée par Moses essaya de clarifier la dynamique émotionnelle du conflit israélo-arabe à l'aide de la notion du moi groupal et de sa pathologie¹⁴.

Avant les élections de 1981, un groupe de psychologues estima devoir exprimer publiquement leur témoignage sur la fragilité de l'état mental du premier ministre Begin. D'autres s'y opposèrent pour des raisons éthiques ; on trouva un compromis en témoignant plutôt sur la propagande manipulatoire du parti de Begin (le Likud) dont nous craignons tous qu'elle ne nous entraîne dans une autre guerre. Bien qu'a posteriori nous puissions être à peu près sûrs que Begin était maniaco-dépressif, je suis heureux que nous ayons évité cette forme particulière d'implication politique susceptible de détourner des questions substantiellement politiques, et consistant à mettre en avant les traits de personnalité des dirigeants en utilisant comme arme politique un diagnostic amateur porté sur des personnes qui ne sont pas nos patients. Aussi, lorsque plusieurs années après, nous avons déposé une plainte auprès du comité d'éthique au sujet du diagnostic public d'« état limite » appliqué à Rabin par Dor-Shav, nous pûmes le faire avec bonne conscience.

Même cette pétition traitant des questions de principe (la manipulation psychologique par les politiciens) fut critiquée au sein de la profession. On nous a dit que nous pouvions exprimer nos opinions politiques en tant que citoyens mais non pas les lier à notre identité professionnelle. Rejetant cette critique, nous avons argumenté qu'en tant que psychologues nous faisons une expertise unique, qui peut aussi s'appliquer aux processus politiques et qui peut être légitimement utilisée.

En 1982, plusieurs psychologues ont projeté une conférence sur les impacts de l'occupation du territoire palestinien chez les individus et dans la société d'Israël. Ce fut reporté à cause de la guerre qui s'est déclenchée au Liban. Bien que sans suite, cette initiative est remarquable à cette date, bien avant la première Intifada, à une époque où la dimension destructive de l'occupation était généralement déniée par les Israéliens.

Le lourd impact émotionnel de la guerre du Liban m'a amené à présenter un papier, « De la guerre à la guerre. Un trauma cumulatif », à une conférence de l'Association israélienne pour la psychothérapie. Le Service de santé mentale de l'armée israélienne (dans laquelle j'étais impliqué à l'époque en tant que réserviste) ne me permit pas d'utiliser les données de souffrances ni le matériel de cas concernant les graves réactions de certains soldats à la bataille ; j'ai donc présenté une version fictionnalisée et j'ai parlé de trois soldats : Abraham, ayant vécu des expériences traumatiques dans les guerres de 1967 et 1973, se débarassera de sa panique et de ses cauchemars mais mourra en 1982 après que ses réactions non diagnostiquées se furent réactivées ; Isaac, qui vécut des traumas semblables, ne fit l'objet d'aucun diagnostic, et sa détresse ne fut découverte que par un entretien mené par un groupe contrôle du PTSD ; enfin Jacob, qui paraissait indemne mais qui devint cynique et inaccessible¹⁵.

Par ailleurs, dans mon article, je soulevais la question des mécanismes de défense développés par les professionnels israéliens de la santé mentale, qui amenaient à une conspiration du silence sur l'impact des traumas de guerre cumulés – sur les soldats, sur les épouses, sur les enfants – déterminant des aspects psychopathologiques dans les vies de beaucoup de patients israéliens.

13. H. Z. Winnik, R. Moses, M. Ostow, *Psychological Bases of War*, New York, 1973.

14. R. Moses, « The group self and the Israeli-Arab conflict », *International Review of Psycho-Analysis*, 9, 1982, 55-65.

15. On m'a demandé par la suite pourquoi j'avais délibérément choisi les noms des patriarches. Ce n'était pas mon intention. En tout cas consciemment, je cherchais un équivalent hébreu de « Pierre, Jean, Jacques » ou « Tom, Dick et Harry ».

Une conscience de ce prix croissant pouvait créer des dilemmes moraux chez les psychothérapeutes israéliens, menaçant leur effort de rester politiquement neutres sur les questions de guerre et de paix.

Il m'apparaît aujourd'hui que des mécanismes de défense semblables rendaient très difficile la publication du papier lui-même. Il fut censuré (presque mutilé) quand il fut publié dans le bulletin de l'Association des psychologues israéliens ; ce n'est que quand commença à paraître *Sihot*, revue israélienne de psychothérapie, que je fis en sorte de publier une version intégrale¹⁶. Mon point de vue fut alors critiqué par un des éditeurs qui estimait que je méconnaissais la principale source de trauma en parlant de « notre incapacité à donner à l'expérience traumatique d'une guerre prolongée une signification claire, cohérente et optimiste ». Dans ma réfutation, je m'inquiétais que la croyance – des deux côtés d'un conflit national – en une signification claire et cohérente des guerres et un optimisme illusoire quant à leur issue, ne prolongent ces guerres ; peut-être que seule une vision pessimiste des guerres comme étant dépourvues de sens peut inciter des ennemis à chercher un compromis ?

Sihot publia aussi une curieuse série d'articles sur l'histoire des réactions au vécu de la guerre en Israël, leur déni initial et les phases de leur traitement¹⁷, et sur les études empiriques du PTSD auprès des soldats israéliens¹⁸. Néanmoins, dans mon esprit, le silence persiste toujours sur les implications sociales plus larges de ce matériel.

La première Intifada

La borne significative suivante dans notre chronologie, c'est 1988. Avec l'éclatement de la première Intifada, le déni de l'impact destructif d'une occupation prolongée des territoires palestiniens s'effondra. Un groupe de travailleurs israéliens en santé mentale visita Gaza et rencontra des collègues locaux. Deux pétitions de travailleurs en santé mentale sur le prix psychologique de l'occupation parurent dans la presse, et provoquèrent très vite la naissance de la fondation IMUT des travailleurs de la santé mentale pour le développement de la paix. Cette organisation compta, à son apogée, des centaines de membres actifs. Elle organisa avec succès plusieurs colloques sur des sujets comme « La psychologie de l'occupation », « Les obstacles psychologiques à la paix », « Nationalité, nationalisme et chauvinisme », « Imaginons la paix ». Elle établit des liens avec les travailleurs en santé mentale palestiniens et participa à des colloques communs dans plusieurs pays, initiant des programmes éducatifs féconds¹⁹.

Dans une des conférences de l'IMUT, j'ai présenté un texte qui a provoqué des réactions orageuses mais, cette fois, de la part de la gauche. Alors que je rejetais une fois de plus la stérilité d'une « psychologie restrictive », je suggérai qu'une partie du discours des psychologues risquait de devenir une psychologie partisane ; par exemple, en cherchant des arguments psychologiques en faveur de conclusions idéologiques préconçues. J'opposai à cela une « psychologie engagée », dans laquelle les instruments psychologiques (et plus spécialement psychanalytiques) seraient utilisés de manière créative pour repenser la réalité politique et pour contribuer à des points de vue nouveaux.

Je suggérai qu'un tel réexamen devait se rapprocher de la gauche israélienne elle-même et du mouvement israélien pour la paix²⁰. Je suggérai aussi que l'échec de cette tentative dans les années 1980 était dû à son attitude ratio-

16. E. Berman, « From war to war : Cumulative trauma », *Sihot (Israel Journal of Psychotherapy)*, 2, 1987, 37-40.

17. E. Witztum, A. Levey, M. Kotler, M. Granek, Z. Solomon, « Battle reactions in Israel's wars, 1948-1982 », plusieurs articles, *Sihot*, 4-5, 1989-1991.

18. Z. Solomon, R. Garb, A. Bleich, D. Gropper, « Reactivation of battle reactions among Israeli soldiers during the Lebanon war », *Sihot*, 2, 1987, 31-36.

19. Y. Gampel, « A view of Israeli society through the link between Israelis and Palestinians in the context of psychoanalytic psychotherapy training », dans *Psychoanalysis, identity and ideology*, op. cit.

20. L'équivalence des deux termes est inexacte, mais je suis ici l'usage israélien.

naliste, à sa défense de solutions de principe ; tout en négligeant ou même condamnant comme irrationnels les empêchements émotionnels à leur acceptation (les identifications nationalistes profondément enracinées, des deux côtés, le déni des angoisses de nombreux Israéliens, etc.). Une plus grande empathie avec l'expérience émotionnelle des individus engagés dans le conflit, plutôt qu'une dénomination hostile de leurs motivations, pouvait effectivement préparer le chemin d'une désintoxication de l'hostilité et de la peur, avec un nouveau leadership qui puisse plus facilement être identifié à cette attitude.

Je ne suis pas sûr des raisons qui ont fait que l'activité d'IMUT a diminué. Était-ce le résultat d'un échec personnel qui aurait amené certains dirigeants à démissionner ? L'expression d'un pessimisme dépressif grandissant dans le mouvement pour la paix israélien ? Une réaction aux complications de la collaboration avec les Palestiniens ? Le retrait des psychologues sur leur habituel style introverti ? Probablement une combinaison de tout cela avec, en plus, d'autres facteurs.

La première Intifada souleva de vifs débats dans l'armée israélienne, quant à l'impact sur les soldats du service militaire en territoires occupés. J'ai participé à une réunion où les opinions étaient visiblement partagées. La plupart des officiers de santé mentale présents décrivaient de fortes réactions traumatiques chez les soldats qui avaient participé à des heurts violents avec des manifestants, après avoir tiré sur eux ou les avoir durement maltraités, et après avoir mené brutalement des recherches dans les maisons palestiniennes. Beaucoup de leurs descriptions trahissaient une forte émotion d'angoisse, de doute et de culpabilité. Au contraire, les officiers supérieurs chargés de la psychiatrie et des sciences du comportement faisaient beaucoup d'efforts pour banaliser ces données, pour les écarter ou les rationaliser, et mettaient en garde contre des influences politiques douteuses ²¹.

Seuls ceux qui, parmi nous, ne faisaient pas partie de l'armée et prenaient part à la discussion en qualité de consultants, continuèrent à encourager les officiers de terrain à décrire ouvertement leurs expériences et ne permirent pas qu'ils soient réduits au silence.

Les expériences traumatiques des soldats qui luttaient contre une population civile furent étudiées dans un film documentaire, *Témoignages*, dans lequel les soldats étaient interrogés par un psychanalyste. L'impact émotionnel des tentatives violentes d'étouffer l'Intifada (sans compter, bien sûr, l'impact émotionnel sur les victimes palestiniennes, un important sujet en lui-même) et sa contribution à la violence dans la société israélienne en général, restent un domaine à explorer. Une telle influence est apparue possible dans un certain nombre de procès pour meurtre, ces dernières années.

Bar-On ²² demande : « Y a-t-il eu des blessures émotionnelles chez les soldats ? En quoi les blessures de l'Intifada (traumatismes moraux) diffèrent-elles des réactions habituelles aux batailles (traumatisme mental) ? Comment peut-il être traité ? Pourquoi est-il si difficile de diagnostiquer dans une situation sociale, quand cette reconnaissance a aussi une signification politique ? » Bar-On suggère que la libre exploration de ces questions étouffées ne deviendra possible que si la paix avec les Palestiniens progresse et s'appuie sur un large accord de la population civile.

21. L'armée empêcha la recherche expérimentale PTSD pendant l'Intifada ; plus tard, pendant la guerre du Liban, elle fut autorisée.

22. D. Bar-On, « The silence of the psychologists ; or, why is there no "new" Israeli psychology ? », *Sihot*, 13, 1998, 172-175.

Autre moment crucial où des événements politiques captèrent l'attention des analystes et thérapeutes israéliens : la guerre du Golfe, en 1991, quand les villes israéliennes furent attaquées par des missiles iraqiens. De nombreuses familles quittèrent les villes et se réfugièrent à la campagne ; les citoyens reçurent l'ordre de porter des masques à gaz et de se réfugier dans des chambres fortes quand ils entendaient les sirènes.

Je me souviens d'une donnée analytique caractéristique de cette période : un analysant se mit en colère contre moi parce que j'avais quitté Tel Aviv avec ma famille (je venais en train pour recevoir les patients qui pouvaient continuer, mais je devais modifier leurs horaires). Nous avons progressivement compris le sens de sa colère contre moi au regard de l'expérience de l'holocauste qu'avait connue sa mère : le père de sa mère et des frères aînés s'évadèrent du ghetto, en l'abandonnant avec sa mère.

Une réunion spéciale de la Société israélienne de psychanalyse fut consacrée à la discussion des implications de ces situations inhabituelles dans la pratique de la psychanalyse²³ ; un analyste décrit les réactions de patients confrontés à la destruction de leur domicile et de leur bureau par des missiles. *Sihot* publia en urgence un document spécial sur ces dilemmes. Dans ma communication personnelle, intitulée « De simples questions », je demandais : « Comment pouvons-nous être attentifs à de subtiles nuances quand l'explosion des missiles est si bruyante ? Comment pouvons-nous prendre en compte cette réalité extérieure, et, en même temps, garder la porte ouverte à l'expression de la réalité intérieure ? Comment pouvons-nous prendre en compte l'expérience collective que nous traversons tous, et noter, tout de même, ses traductions individuelles, et éviter de projeter nos propres interprétations sur nos patients, et, enfin, aider les patients à rejeter la banalisation standard de leur expérience proposée par les mass media ? »

L'élection d'Itzhak Rabin au poste de Premier Ministre, ainsi que le processus d'Oslo amorcé par le nouveau gouvernement redonnaient un peu d'optimisme au mouvement israélien pour la paix. Je sentais que Rabin représentait un type de leadership que j'espérais depuis quelques années, et il s'avère qu'il est de nature à être ressenti par beaucoup comme suffisamment proche de leurs identifications nationales, de leurs ressentiments et de leurs peurs, avec la capacité de les désintoxiquer de l'aspect obscur, paranoïde et violent de leurs peurs et de leur colère, en les transformant en préoccupations plus pragmatiques. Son contexte militaire pouvait aussi aider. Quand Rabin disait qu'il avait mal à l'estomac quand il serrait la main à Arafat, cela rendait la poignée de main plus acceptable pour beaucoup d'Israéliens qui, jusque-là, voyaient l'OLP comme un ennemi démoniaque et n'auraient pas supporté une poignée de main plus chaleureuse.

Toutefois, point d'unanimité, et la présence bruyante d'une minorité luttant bec et ongles contre le processus de paix naissant aboutit à l'assassinat de Rabin et mit fin au mouvement de masse qui célébrait la progression vers une entente israélo-palestinienne.

Dans un éditorial dans *Sihot*, quelques jours après l'assassinat, j'écrivais : « Ce n'est pas une simple coïncidence si la psychothérapie s'est développée dans une culture démocratique et pluraliste. Ses présupposés de base sont proches de

23. N. Keinan-Kon, « Internal reality, external reality, and denial in the Gulf War », *Journal of the American Academy of Psychoanalysis*, 26, 1998, 417-442.

ceux de la démocratie : la nature complexe et paradoxale de la réalité humaine qui ne peut pas être expliquée par un seul principe prédominant ; l'unicité de l'expérience de chaque individu et de chaque groupe qui exclut la possibilité d'une vérité absolue ; le pouvoir des mots et de la communication verbale pour clarifier la réalité et résoudre les conflits ; la valeur du libre choix et la difficulté de le rendre possible ; l'importance de chercher à se mettre à la place de l'autre et de tenir compte de ses besoins ; l'effort pour éviter de penser en termes de blanc ou noir, pour éviter les polarisations drastiques sur le bien ou le mal et les perceptions paranoïdes qui diabolisent l'autre, individuellement ou collectivement. »

Je suggérerai que l'assassinat prouvait qu'il y avait en Israël des groupes qui rejetaient complètement ces valeurs. Les psychothérapeutes ne peuvent être indifférents à ces tendances qui menacent les fondements de leur travail ; mais ils doivent lutter contre ces tendances de manière réfléchie, dans un cadre éthique, et dans une structure démocratique.

Dans une tentative récente pour attirer l'attention sur les implications politiques de la psychologie, Dan Bar-On soulève la question : Pourquoi n'y a-t-il pas de « nouvelle psychologie israélienne » ? Utilisant l'exemple des « nouveaux historiens israéliens », qui se sont rebellés ces dernières années contre le récit traditionnel des sionistes pour proposer de nouvelles interprétations du conflit israélo-arabe, Bar-On exprime sa déception devant la maigre contribution des psychologues israéliens à un discours critique et renouvelé sur la société et ses fondements idéologiques. Il explique cela, en partie, en signalant qu'il n'y a pas d'ancienne psychologie et que, contrairement à l'histoire et à la sociologie qui étaient intensément sollicitées pour soutenir le génie sioniste, la psychologie israélienne s'est présentée dès le début comme individualiste et universaliste.

Bar-On estime qu'une nouvelle psychologie israélienne pourrait s'intéresser à la question de la reconnaissance d'une voix palestinienne unique, substantiellement différente de notre propre voix collective. Les enfants palestiniens et les enfants israéliens (beaucoup de soldats envoyés pour réprimer l'Intifada avaient 18 ou 19 ans...) ont payé cher notre incapacité à modifier nos perceptions sociales, de nous-mêmes et des autres.

Les années 2000

Les tensions basiques de la société israélienne, aussi bien que les difficultés fondamentales au cœur du conflit du Moyen-Orient (y compris les aspects psychologiques tels que la peur et la rage mutuelles, le sentiment d'être victime et le droit à la réparation) se sont aggravées en 2000-2003. La détérioration à répétition du conflit israélo-palestinien a grandement mobilisé les professionnels de la santé mentale en Israël. Plus de 200 analystes et thérapeutes ont publié à répétition dans la presse israélienne, en 2002, des appels attirant l'attention sur l'énorme et peut-être irréversible dommage émotionnel post-traumatique des deux côtés, et appelant à un retour immédiat à la table des négociations, de manière à arrêter le cercle vicieux de la violence mutuelle et du bain de sang. Peu après cette publication, la pétition fut attaquée par un psychiatre de droite, affirmant que nous « mélangions le domaine professionnel et le domaine politique » et que peut-être « nous fragilisions la force psychique de la population ²⁴ ». Un débat particulièrement houleux s'ensuivit.

24. *Ha'aretz*, 21 avril 2002.

Au même moment, de nombreux analystes et thérapeutes israéliens – se joignant à des collègues d'autres disciplines – se dirent choqués par l'appel de certains professeurs européens à boycotter le monde académique israélien, alors que, depuis de nombreuses années, il est le lieu de tentatives réfléchies pour remettre en cause un nationalisme israélien excessif, et pour la recherche d'un dialogue israélo-arabe destiné à mettre fin à l'occupation et à résoudre la tragédie du peuple palestinien. Certains protestataires israéliens exprimaient le sentiment d'être trahis par leurs collègues étrangers alors qu'ils étaient engagés dans une lutte douloureuse et frontale avec le gouvernement Sharon, critiqué par une vaste majorité de la communauté des professionnels et des universitaires d'Israël pour son esprit étroit, militariste et pour son refus de proposer quelque perspective politique viable que ce soit pour résoudre ce conflit sanglant.

Plus tôt, en 2001, de nombreux analystes et thérapeutes israéliens se joignirent à un appel international, rédigé par des Israéliens (notamment le défunt Rafaël Moses), des Palestiniens (notamment Eyad el Sarra, de Gaza) et d'autres (notamment Theo de Graaf et Vamik Volkan), dont voici un large extrait :

« De notre point de vue, le conflit israélo-palestinien a maintenant atteint une impasse mortelle dans laquelle aucune partie ne peut triompher. Des victoires apparentes, qu'elles soient réalisées par la force militaire ou par une lutte spirituelle qui renverse le conquérant, ont la vie courte et sont illusoire à la lumière des effets dévastateurs de la violence sur toutes les parties impliquées. Nous sommes profondément concernés par les impacts catastrophiques du court et du long terme dans ce conflit durable. Les conséquences délétères de cette situation incluent :

- le cycle des traumatismes récurrents impliquant la violence, l'humiliation, la riposte et la vengeance ;
- l'impact personnel et national d'une perte des membres de la famille et des amis ;
- la déshumanisation de l'autre côté vu comme un ennemi ;
- les effets déshumanisants sur les jeunes gens du fait d'être impliqués dans la violence et dans la tuerie, et de participer à l'oppression ou de la subir ;
- l'image déformée de l'autre côté, inculquée dès le plus jeune âge et jusqu'aux futures générations, perpétuant ainsi le conflit.

L'histoire, des deux côtés, a été pleine d'humiliations, de trahisons, et d'expulsions. La comparaison pour savoir qui a le plus souffert, pour savoir qui a été le plus injustement traité, est contre-productive pour régler la situation. Elle ne fait qu'augmenter le sentiment d'être victime et renforce le cycle des traumatismes et des violences.

En nous appuyant sur notre expérience de thérapeutes auprès d'individus et de groupes gravement traumatisés, et aussi, sur notre expérience de résolutions de conflit dans divers contextes, nous sommes convaincus que pour sortir de cette spirale qui nous enfonce et de ce chemin aveugle qui nous menace de manière imminente de la destruction morale et physique de nos deux peuples, il nous faudra réaliser plusieurs des démarches suivantes, voire toutes :

1. Reconnaissance publique et personnelle du dommage infligé avec une politique de réparation.
2. L'expression sincère du regret pour la souffrance infligée.
3. Renoncement à la violence comme moyen d'atteindre des objectifs nationaux.
4. Prendre l'initiative sans tenir compte des conséquences fâcheuses sur le plan politique ou électoral.

En conséquence, nous invitons le gouvernement israélien à annoncer sa véritable intention de mettre fin à l'occupation de la rive ouest et de Gaza, et de démanteler les colonies de ces territoires selon un calendrier objet d'un accord. Nous invitons pareillement l'Autorité palestinienne à annoncer officiellement son intention de ne réaliser son indépendance que par des moyens pacifiques et de déclarer explicitement son intention de trouver une solution permanente et pacifique au conflit israélo-palestinien. De telles déclarations devraient être faites simultanément. C'est notre conviction qu'il est abso-

lument essentiel de briser l'actuel cercle vicieux du trauma qui engendre la violence, et nous continuerons à œuvrer en ce sens. Nous croyons en outre que cela sera mieux réalisé par un effort de collaboration. »

La question vue dans une plus large perspective

Premièrement, il me paraît assez clair qu'une attention aux processus historiques, sociaux et politiques peut aider les analystes et thérapeutes israéliens à mieux comprendre leur propre vie, les vies de leurs patients et le contexte dans lequel ils rencontrent leurs patients ; en d'autres mots, la relation transférentielle au sens le plus large.

Deuxièmement, je sens qu'en tant que citoyens responsables, experts professionnels et intellectuels critiques, les analystes israéliens se retrouvent souvent obligés de penser et d'exprimer une opinion sur une matière de politique générale qui peut avoir un impact majeur sur la vie émotionnelle et sur l'équilibre émotionnel de beaucoup d'Israéliens. Ne pas le faire serait moralement répréhensible.

Mais comment l'implication politique des analystes va-t-elle influencer sur leur travail clinique ?

Au regard de la théorie classique sur la technique, une telle démarche est clairement désastreuse. L'écran neutre est sali et ne peut plus servir de fond aux projections de l'analysant. L'anonymat et la neutralité sont compromis, et l'analyste devient présent comme une personne réelle, perturbant le développement du transfert.

Ce point de vue a probablement contribué à la détermination des analystes, dans le passé, à garder cachées leurs opinions politiques, au point de ne pas prendre position, pendant plusieurs années, contre le mouvement nazi qui condamna et expulsa Wilhelm Reich.

Les plus anciennes critiques de la position classique nous furent apportées par Ferenczi²⁵, qui souligna que le patient percevait souvent les réactions émotionnelles de l'analyste malgré les tentatives pour maintenir l'anonymat, et que le déni par l'analyste de telles perceptions, interprétées comme déplacements ou projections, pouvait devenir une hypocrisie professionnelle, mystifiant et renvoyant le patient à son traumatisme.

Paraphrasant Ferenczi, je dirais que cacher les opinions et les réactions politiques de l'analyste dans une société qui vit les événements politiques avec beaucoup d'intensité (surtout en temps de crise, de guerre, d'élections décisives, etc.) peut aussi être vécu par certains patients comme une hypocrisie professionnelle, et devenir destructeur pour le processus analytique.

La tendance croissante à reformuler l'aspect relationnel et intersubjectif de la psychanalyse²⁶ nous fournit un nouveau cadre sur ces questions. Si nous prenons pour acquise la nature personnelle et subjective de la présence de l'analyste, les aspects politiques de cette présence ne sont pas nécessairement dérangeants. Si nous en venons à penser que « l'anonymat pour l'analyste est impossible », puisque « chaque intervention cache quelque chose sur l'analyste et en révèle d'autres, et, de toute façon, si un analyste décide de faire avec sa réponse émotionnelle, cela est conséquent et diminue l'angoisse et le besoin d'être constamment sur ses gardes », une conception qui assume le transfert est constamment influencée par le contre-transfert, et des prises de conscience ou des choix ont lieu dans la plupart des séances ; et cela implique que l'im-

25. S. Ferenczi, « Confusion de langues entre les adultes et l'enfant » (1933), dans *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1982, p. 125-138.

26. E. Berman, « Relational psychoanalysis : A historical perspective », *American Journal of Psychotherapy*, 51, 1997, 185-203 ; E. Berman, *Impossible Training : A Relational View of Psychoanalytic Education*, Hillsdale, NJ, Analytic Press, 2004.

portant n'est pas d'éviter la contamination (comme dans l'image du test avec le tube stérile, que Freud empruntera aux sciences naturelles), mais d'explorer librement l'inévitable influence réciproque et d'utiliser cela pour développer l'*insight* et une relation analytique plus profonde et plus riche.

Quand un de mes analysants s'attrista (en 1981) de ma prise de position publique contre la propagande de Begin, cela s'avéra un point de départ fécond pour une exploration qui fit apparaître ses profonds sentiments transférentiels à l'égard de Begin comme figure paternelle. Tout d'abord, il aurait bien pu deviner mes opinions sur Begin (partagées par la plupart des analystes et thérapeutes), mais aussi longtemps que je ne les exprimais pas la question restait en sommeil. Pareillement, mes positions connues sur divers sujets controversés dans la psychanalyse israélienne permettaient à mes analysants qui étaient en formation analytique de faire entendre leurs réactions, approuvant ou désapprouvant et accédant par cette exploration à leurs plus profondes implications ; je crois que c'est plus qu'il n'aurait été possible si j'avais essayé de tout cacher.

Tout cela dépend beaucoup de l'atmosphère. « Un ou une analyste qui voit ses propres constructions de la réalité comme n'étant que des vues personnelles offertes à la considération du patient, n'a aucune raison de s'empêcher de les expliciter ²⁷ ». De ce point de vue, ce qui est destructif, c'est la certitude autoritaire, qu'il s'agisse d'interpréter l'inconscient du patient ou la situation politique. Si l'analyste n'est pas vécu comme une autorité omnisciente, si son discours est libre et fluide, un espace transitionnel peut se développer, réalité à la fois externe et interne, avec de fréquentes interactions ; il peut être repéré et examiné et l'on peut travailler fructueusement avec les réactions et les associations de l'analysant.

Certainement, il peut y avoir des moments douloureux dans un tel processus. Réaliser que son analyste est « de l'autre côté de la barrière » peut être troublant – tout comme le fait d'être ensemble « du même côté de la barrière » peut conduire à une solidarité défensive qui nous blanchit d'autres aires de conflit. Mais cela peut tout aussi bien arriver à propos de questions personnelles, comme lorsque l'analysant s'excite sur un choix romantique ou de vocation et que l'analyste lui interprète cela comme un élément destructif ²⁸. Cela dépend beaucoup du tact de l'analyste et de son habileté à maintenir l'écoute empathique en dépit des différences d'opinions, sans réfuter ni écarter le point de vue de l'analysant, sans heurter ses sentiments.

Enfin, s'agissant de la nature de la contribution de l'analyste et du thérapeute au discours politique, elle peut parfois s'avérer superficielle et limitée, lorsque des concepts psychologiques sont mis au service d'opinions politiques préconçues. Si l'on suggère un diagnostic psychiatrique pour un dirigeant détesté, ou des interprétations généralisantes et désobligeantes pour des groupes politiques que l'on rejette (« l'homme de droite est sujet à la projection et au clivage », comme si cela ne se produisait jamais dans les formations de gauche), cette utilisation de la psychologie est intellectuellement stérile. Visiblement manipulateur, elle manque de crédibilité et peut facilement se retourner.

Le genre d'implication que nous devrions plutôt rechercher s'appuie sur l'utilisation de notre expérience de l'écoute, afin de percevoir d'une nouvelle manière la réalité politique. Ainsi, je suggérerais que la faiblesse majeure de beaucoup de mouvements pour la paix est leur pacifisme ; notamment leur

27. O. Renik, « The ideal of the anonymous analyst and the problem of self-disclosure », *Psychoanalytic Quarterly*, 64 (1995), 466-495.

28. Selon mon expérience, les analysants repèrent très vite la désapprobation de l'analyste même si elle s'exprime par une interprétation qui se veut « purement intrapsychique ».

tendance utopique à dénier que l'esprit de groupe et l'agression sont des réalités humaines de base, et à faire appel à une humanité idéalement pacifique, déagée de toute tendance à la division. De telles idéalizations, basées sur une conception du progrès (passer des loyautés nationales et religieuses à l'internationalisme), sont considérées par la pensée postmoderne comme souhaitables ; cela peut devenir un obstacle à la réalisation d'une paix réaliste, qui, dans mon esprit, nécessite une pleine conscience de la force des appartenances nationales, ethniques et religieuses, et de la tendance universelle à craindre l'autre et à s'en méfier.

Pour moi, la lutte contre le chauvinisme est aidée par une pleine compréhension de ses dynamiques émotionnelles ; seule une certaine empathie avec les sentiments nationaux peut faciliter la désintoxication de leur hostilité destructive, de manière à ce que des compromis pragmatiques puissent être atteints. Ceci est parallèle, jusqu'à un certain point, à la manière dont un analyste peut absorber des identifications projectives toxiques, et les retourner à l'analysant sous une version désintoxiquée, un processus que Bion et Ogden décrivent comme crucial pour réussir à changer.

Une attitude rationaliste, qu'elle soit condescendante ou jugeante, qui rejetterait les affects humains ordinaires comme une base uniquement primitive et irrationnelle, ne peut permettre qu'un tel processus de guérison se développe. L'écoute empathique, même d'un patient violent, peut éventuellement mieux calmer la violence qu'une condamnation morale.

Écouter empathiquement les individus des deux côtés d'une dispute sanglante n'implique pas d'être d'accord avec leurs opinions, qui peuvent être extrêmes et rigides, surtout quand des droits historiques sont en question ; chaque côté a l'expérience d'une victimisation, basée sur une terrible suite d'atrocités passées. Mais tant que les aspirations et les inquiétudes des deux côtés ne sont pas prises en compte, aucune paix durable n'est possible. Les analystes sont équipés pour proposer un modèle de tels patients, à écouter avec *insight*.

À long terme, je reste convaincu que le sens de la responsabilité sociale, cherchant à favoriser la compréhension et la résolution des questions sociales, d'une part, et la responsabilité d'aider un individu particulier qui a besoin d'un traitement, d'autre part, sont, certes, deux domaines en état de tension avec parfois des moments de conflit, mais qui ne s'excluent pas nécessairement l'un l'autre.

L'implication politique de l'analyste, si elle est réfléchie et non manipulateur, et si elle ne s'exprime pas en termes autoritaires, si elle reste ouverte à une discussion critique sincère, peut devenir un stimulant pour une exploration analytique intersubjective avec chaque analysant. Une implication politique honnête et sérieuse des analystes peut alors prendre une signification positive, comme pensée innovante et d'esprit large sur notre destinée historique, à la fois collective et individuelle ; il faut accepter de prendre des risques, et de se décentrer de ses intérêts et préoccupations personnelles.

Résumé

Les données concernant l'attitude des psychanalystes face à la réalité politique sont complexes et s'enracinent dans notre conception de la place de la réalité « externe » en psychanalyse. Ma propre conception est influencée par la position de Winnicott qui ne veut pas voir la réalité interne et la réalité externe comme des forces en compéti-

tion, mais plutôt comme des forces complémentaires. La foi en la neutralité a parfois justifié la collaboration des analystes avec des régimes dictatoriaux, y compris dans l'Allemagne d'Hitler, ou dans des pays d'Amérique du sud opprimés par de brutales dictatures. Les dilemmes concernant le traitement des données politiques se posent toujours aux analystes aujourd'hui, et spécialement dans les pays où les événements politiques déterminent le destin de nombreux citoyens et émergent donc dans beaucoup de traitements analytiques. Je donne, de manière extensive, un exemple dans lequel, au cours d'une séance d'analyse, le thème central était le vécu commun et les différences entre l'histoire familiale de l'analysant et la mienne, alors que nos deux familles avaient été profondément affectées par l'arrivée au pouvoir d'Hitler, et qu'elles avaient toutes deux quitté l'Europe pour s'installer en Israël ; mais ces événements avaient eu des répercussions psychiques divergentes. En conséquence, je cherche à repérer les tensions entre engagement politique et retrait dans l'histoire de la psychanalyse israélienne ; je décris aussi les étapes de l'implication politique des analystes et thérapeutes israéliens, principalement pendant le conflit israélo-arabe entre 1981 et 2003. Je traite de l'implication des différentes conceptions du rôle de l'analyste dans ces dilemmes, et plus spécialement les positions contrastées des modèles classiques et relationnels concernant l'anonymat et l'effacement de soi ; nous suggérons qu'une vision relationnelle inspirée de Ferenczi et de quelques autres, offre une meilleure solution à ces conflits. Nous explorons également diverses formes d'engagements publics dans la vie politique, recherchant une position médiane entre le retrait et la mobilisation par des idéologies politiques déjà constituées.

Mots-clés

Réalité politique, régimes dictatoriaux, rôle des analystes, psychanalyse relationnelle.